

Le Silence Obstiné

« L'émerveillement a un coût,
Toute chose a un revers,
La splendeur de la vie a une face de dureté,
On prend le tout ».

Christian BOBIN,

*La Grande Librairie, 5 décembre
2019*

« Comme la vie est lente
Et comme l'Espérance est violente »

Guillaume APOLLINAIRE,

Le Pont Mirabeau

Chapitre 1

Il y eut la longue route depuis les camps, un chemin jaune sans fin, des cailloux, du sable et de larges fossés où deux corps peuvent être posés côte à côte sans se gêner. Pas d'eau depuis des heures mais un soleil blanc qui assoiffe. Des milliers de pieds nus frappent le sol si fort que personne ne perçoit les gémissements des vieux qui s'arrêtent reprendre leur souffle. Il ne faut pas qu'ils basculent dans les bas-côtés, qui les

aiderait à remonter ? Ils serrent leurs bâtons de bois pour se retenir au bord des fossés. Des enfants ont lâché une main sûre et pleurent en silence ou appellent d'une petite voix que personne n'entend. Ils rejoignent les vieux près des fossés et forment des grappes à la faiblesse insoutenable, la bouche ouverte d'un souffle ou d'un cri inaudible. Ils sont tassés contre la longue chaîne qui avance en colonnes désordonnées. Les plus forts, les hommes seuls dépassent rapidement les femmes et les enfants puis viennent les plus vieux, les estropiés au souffle rauque qui ont encore la force de continuer. Mais pas eux. Que vont-ils devenir quand le jour s'en ira ? Sont-ils déjà assez loin des armes automatiques ?

Tous portent des paquets sur la tête, sur le dos, dans les mains. Il y a de tout : des matelas roulés, des casseroles et des bidons pour porter la précieuse eau, sûrement quelques réserves, un peu d'argent roulé au creux des seins. Parfois un bébé au-dessus des paquets qui dort la tête branlante. Ceux qui ont compris le danger d'être désunis par la marche forcée ont attaché les plus petits à leur poignet. Les jambes de trois ou cinq ans suivent le rythme infernal de la route jaune et avalent la poussière sans plainte. Ils n'ont pas bu depuis longtemps, mangé non plus. Qui songerait à s'arrêter après ces heures de folie, de massacre ? Fuir le plus vite possible est la seule pensée qui jette les pieds l'un devant l'autre, qui pousse d'un geste rapide sur le côté l'enfant perdu ou le vieillard sans espoir. L'air grouille

de peur et de poussière rythmée par les pas. Les pieds sont douloureux après tant de marche et il y a ces paquets de tous les côtés qui encombrent.

Et puis, il y a eu une contraction de la masse humaine. Un rythme plus lent et une clameur au lointain. Des cris aussi. Que se passe-t-il ? La rumeur glisse au-dessus des têtes, une petite danse de nuages. Il y a de l'eau là-bas ! Un camion débordant d'eau ! Sont-ils sauvés ? Lorsqu'ils arrivent près du camion, il ne reste plus rien. Il faut aller un peu plus loin, leur dit l'homme au camion chargé de bidons vides. Tout près, il y a une petite tente installée dans un champ, des planches ont été jetées par-dessus le fossé, on peut s'asseoir un instant. Les enfants ont droit à des biscuits compacts, mais

sans eau ? La tente ne s'emplit pas car à quoi bon s'arrêter ? Il vaut mieux s'agglutiner dans la longue colonne et marcher sans espérer quoi que ce soit. Mais d'avoir vu des gens venus aider a quand même donné un peu de force. Bien sûr, il n'a pas été possible de se parler mais s'ils sont là, c'est que les soldats les laissent passer. Il y aura peut-être de l'aide plus loin près de la frontière, de l'eau, un peu de pain, des tentes pour dormir enfin. Peut-être sera-t-il possible d'allumer un feu et grâce à la flamme claire de boire un thé ?

Dans le soir, le vent s'est mis à souffler, un vent tout d'abord léger apportant un peu de fraîcheur. Il gonfle les pagnes et rafraîchit les pieds brûlants. Les têtes se lèvent vers ce cadeau inespéré mais le vent réserve vite de mauvaises

surprises. Les lèvres s'assèchent et la poussière ferment les yeux. Le vent se fait plus offensif maintenant. Des rafales font chanceler certains vieillards dans les fossés entraînant des enfants qui se sont accrochés à leurs bâtons et la colonne humaine avance toujours sans rien voir, inhumaine.

Au sein de la foule il y a Calixe. Il pousse devant lui sa femme et son enfant de quelques mois. Pourquoi n'a-t-il pas parlé à cet homme au doux visage près des camions ? Lui dire qu'il y avait des vieux et des enfants perdus tassés les uns contre les autres auprès des fossés ? Mais c'est trop tard. La foule pousse toujours. Il faut avancer. Il est déjà trop loin et il ne peut pas se retourner. Sa femme l'inquiète. Elle a été obligée de s'accroupir déjà cinq fois sur le bas-

côté pour se vider et elle avance de plus en plus lentement. Elle a les deux mains contractées sur son cœur. Cherche là sa force. Au premier vomissement, elle a donné l'enfant à Calixe. Il a jeté un paquet pour prendre le petit. C'était ça ou perdre le seul qui reste. Il y a deux jours, ils ont enterré l'aînée auprès de leur cabane. Mais les massacres du camp sont arrivés si vite après l'enfouissement du petit corps, qu'ils n'ont pas eu le temps de la pleurer. Ce sont ces pensées qui l'agitaient quand ils ont croisé le camion d'eau et qu'il ne s'est pas arrêté. A quoi bon ! Sanglé dans sa solitude, enveloppé de poussière, Calixe avance. Il y a un autre camion, vide encore. Les têtes sont de toute façon courbées face au vent et à la poussière. Personne ne le voit. La nuit froide tombe rapidement

maintenant. L'orage n'est pas loin. Il gronde du côté du grand lac dont l'ombre se dessine inquiétante dans le gris du soir. On l'espère cet orage. On l'attend pour calmer la brûlure des pieds, celle de la gorge, boire enfin l'eau du ciel. On le redoute aussi pour le froid qu'il va apporter. Il n'y a pas d'arbres sur les côtés, quelques bananiers et des épineux peu aimables. Pourront-ils s'arrêter pour la nuit ? Sont-ils assez loin des soldats vengeurs ? Non, il faut marcher encore sur la longue route maintenant grise.

Les fossés ont disparu.

Chapitre 2

À la descente des camions il y a un moment d'égaré. Où sont-ils ? Que va-t-il leur arriver ? Y aura-t-il de la place pour tout ce monde, il y a si peu de tentes aux alentours. Et les regards errent sur le campement étroit et fragile, écarté seulement de la nuit incertaine par des murs de pierre, des murs à hauteur d'homme d'un ancien orphelinat qui ne les protègent pas complètement de l'extérieur, des regards extérieurs, des fusils. Et puis, comme par

miracle les files se forment : les enfants seuls d'un côté dignes et tristes, les plus petits serrant la main d'un plus grand. La plupart ne sont ni frères ni sœurs mais tous sont frères dans ces moments d'indicible solitude. Il n'y a pas une parole, pas une larme malgré la peur, la fatigue, la faim et la soif. Malgré les atroces souvenirs. Il n'y a plus qu'un troupeau fait de petits d'hommes serrés les uns contre les autres dans la même attente d'un moment de répit. Ils sont là, dans la nuit qui tombe sur leur pays déchiré. Ils regardent ce qui se passe autour d'eux avec dans les yeux cette indifférence proche de la folie : ne pas être là pour ne pas être touché par ce qui se déroule, se retirer à l'intérieur pour préserver ce qui reste de soi, pour perdre le contact avec le monde qui les entoure et les terrifie. C'est

pourquoi un sombre silence plane au-dessus de leurs petites têtes. Ce silence, je l'entends et il me fait mal. Je prends la main d'un des enfants et je les emmène sous une tente. Il y a un peu de nourriture et de l'eau potable à l'entrée, des couvertures et un peu de chaleur qui monte des corps qui se tassent sous la tente trop petite. Une femme de chez eux les houspille pour qu'il se serrent encore plus les uns contre les autres. Elle leur rappelle leur mère égarée où morte. Elle crée à nouveau ce lien indispensable avec le monde. Alors pour certains les regards se font moins ternes. Un enfant malchanceux au bord de l'ouverture de la tente tire sur la couverture qui recouvre plusieurs petits et en fait basculer quelques-uns. Il y a alors un rire qui fuse et des paroles que je ne comprends pas. Quelques

sourires aussi quand je leur dis bonne nuit dans leur langue natale et qu'ils me répondent tous d'une même voix, la voix des enfants d'Afrique.

L'autre file concerne celle des adultes et des familles disloquées. L'égarement dure moins longtemps. Les femmes viennent de vivre l'enfer et savent discerner l'aire de calme dans ce monde en folie. Elles s'organisent déjà autour des tentes qui leur sont attribuées, serrant contre elles leurs enfants et leurs paquets sauvés du désastre. La distribution des rations de biscuits a été faite dans le calme mais celle des couvertures entraîne des discussions. Je laisse faire. A quoi bon des économies ? Après tout, demain les événements nous chasseront peut-être d'ici. Nous sommes là en clandestin,

profitant du désordre de la situation et nos jours parmi eux sont comptés.

A peine sortie de la tente des enfants, il y a une petite vieille qui n'appartient à personne. Elle erre son bâton de bois à la main. Elle m'arrête d'un signe et me montre ses pieds nus déchirés par la marche forcée. Elle est toute petite et me regarde en me parlant dans sa langue que je ne comprends pas. Elle se fait insistante pour que je ne la lâche pas dans la nuit hostile toute proche. Je la prends doucement par le bras et la guide vers la tente qui nous sert de dispensaire. Assise sur un lit de camp, ses pieds et ses chevilles recouverts de poussière sont une grande plaie. Je lave ses pieds éclatés et lui donne un antalgique. Un peu d'eau aussi près du lit du camp où elle va dormir

et les inévitables biscuits qu'il faut écraser pour qu'elle puisse les avaler. Elle ne sait que faire pour me remercier. Elle me prend le visage et le caresse de ses paumes rêches. Elle me parle dans cette langue que je ne comprends pas et ses yeux se posent sur moi avec une grande douceur.

Les larmes coulent sur mes joues sans retenue. Et, indéfiniment, elle les essuie de ses mains âpres.

Chapitre 3

La nuit tombe et avec elle, l'angoisse au creux de l'ombre. Le bruit de la grande marche s'est enfui. Un enfant pleure et sa mère lui répond. La vie est là, tapie, fragile, exposée. Si fragile quand plus rien ne l'éclaire. Que sera cette première nuit ? Les cœurs sont lourds, les visages aussi sont lourds d'être seuls encore une fois. Ensemble dans cette même solitude chevillée au sang des hommes. Le passé proche